

A PROPOS DE LA PHOBIE DU PETIT HANS

Ce que je vous propose aujourd'hui a un intérêt en soi mais il convient de préciser comment ce genre de démarche qui est la nôtre est à situer au sein des opinions actuelles relatives à la conscience par exemple. Sur COOGLE vous pouvez retrouver un article intitulé '**Éliminativisme**' qui mériterait d'être cité en sa totalité ainsi que l'article annexe sur les '**Qualia**'. Toutes choses qui ont été élaborés au cours du dernier siècle par tout un ensemble de philosophes et de théoriciens de la psychologie, et notamment certains parmi les adeptes de la 'Théorie de l'Esprit'. Parmi eux on compte *W.V. Quine*, avec lequel Lacan a dialogué lors de sa visite aux États-Unis. Il n'est pas exclu qu'il en ait été influencé, notamment quant à son introduction de la notion 'd'envers de la psychanalyse'.

Que s'agit-il d'éliminer ? En clair : c'est tout ce qui relève de la psychologie dite 'populaire', à quoi Lacan renvoie souvent en invoquant la *vox populi*. Il allait délibérément vers cet éliminativisme dès lors qu'il faisait sien l'adage universel selon lequel 'nul n'entre ici [en psychanalyse] qui ne soit géomètre'. Subrepticement, puis de manière assumée, pour lui, tout ce qui n'était pas scientifiquement (et surtout algébriquement) démontré et donc établi (et qu'on rejette aujourd'hui parmi les 'qualia') ne pouvait être pris en considération qu'au titre de symptôme. Symptôme relevant de la physiologie et en dernier ressort du physicalisme. Tout de même, l'éliminativisme matérialiste étant quelque peu dur à avaler, certains, comme Daniel Dennet, (Dennett, D., 1978, *The Intentional Stance*. Cambridge, MA: MIT Press), ont préféré soustraire 'les croyances' à la poubelle des 'qualia', avec pour résultat l'annulation de l'essentiel de la théorie physicaliste¹.

L'éliminativisme est représenté principalement par Patricia et Paul Churchland, qui nient l'existence de bon nombre de phénomènes mentaux, tels que les croyances, les désirs, les états intentionnels, la conscience et les qualia. 'La vie n'est qu'un rêve' clâment à l'unisson Caldéron, Freud et Lacan.

On dit que les '**qualia**' sont « les propriétés de la perception et généralement de l'expérience sensible. » « Le mot **qualia** (à prononcer /kwalia/, au singulier *quale*) vient du latin *qualis* qui signifie *quel, de quelle sorte, de quelle espèce, de quelle nature*¹. Ce sont des phénomènes psychiques et donc subjectifs, constitutifs des états mentaux. On distingue généralement :

- les expériences perceptives ;
- les sensations corporelles : douleur, faim, fatigue, chaleur... ;
- les affects : sentiments, émotions, passions.... »

Certains s'interrogent sur le fait de savoir si les 'états mentaux' sont à intégrer parmi le qualia. Par définition, les qualia sont inconnaissables et ineffables en l'absence d'une intuition directe. Comment aborder les qualia? On doit commencer par écouter ceux qui s'opposent à la théorie qui les promeut. C'est le cas de Jerry Alan Fodor, né en 1935 à New York, et qui est un philosophe américain. Il serait l'un des principaux représentants du 'fonctionnalisme' en philosophie de l'esprit. A son sujet on lit sur COOGLE que :

« Fodor défend depuis les années soixante : un programme fonctionnaliste en philosophie de l'esprit et sciences cognitives. Les états mentaux existent de manière irréductible (contre le behaviorisme ou l'éliminativisme) et ils sont définis par leur rôle fonctionnel. Dans *The Language of Thought* (1975), il expose l'hypothèse selon laquelle les représentations mentales doivent être analysées comme un langage mental. (D'où le terme parfois utilisé de *mentalese*, mentalais).

¹ Cette thèse est quasi-indistinguable des **théories de l'identité entre le physique et le mental**. Ainsi Quine lui-même se demanda-t-il: « *Is physicalism a repudiation of mental objects after all, or a theory of them ? Does it repudiate the mental state of pain or anger in favor of its physical concomitant, or does it identify the mental state with a state of the physical organism (and so a state of the physical organism with the mental state)* » (p. 265)

La structure de ce langage de la pensée, tout comme la syntaxe de la grammaire universelle selon Noam Chomsky, serait en fait innée. L'esprit aurait ainsi une architecture avec des modules spécialisés et le module sensoriel serait isolé des concepts. »

‘Lalangue’ de Lacan n’est-elle pas parente de ce ‘mentalais’ ? La conception qu’il se fait de l’inconscient ne serait-elle pas à lire à partir de son style ? Son style : parlons ’en ! Pour ma part je parie qu’il relève de l’**asianisme**. Terme à chercher sur COOGLE évidemment. Ce serait :

« Une forme de langue, mais un style bien reconnaissable, fondé sur un discours plein d’artifices, d’expédients techniques et **jouant sur les sonorités**. L’asianisme, né en réaction à la rhétorique de l’Attique, s’impose ainsi comme une forme de discours brillante et efficace, mais il tombe graduellement dans l’enflure et le *pathos*, l’exagération, les effets faciles, les tournures maniérées et recherchées. »

Lacan a revendiqué son gongorisme. Pour ma part je lui ai attribué une part de ‘dyslexie’. Je n’en dirai pas plus mais il faut convenir qu’il y a de ça dans les discours que tient le Petit Hans. Qui joue ‘sur les sonorités’. Dans la langue allemande bien évidemment.

Maintenant nous pouvons nous mettre au travail.

Nous allons lire les quelques pages que Sigmund Freud nous propose au sujet de ce que le petit Hans déblatère à son père : le **5 avril 1909**, pages qui figurent en français dans les : *Cinq psychanalyses* (PUF, 1966, pp.124-127[5psy]), et en allemand dans les *Gesammelte Werke* [G.W.] (au tome VII, pp.282-285). Cette double lecture m’est dictée par le souvenir lointain que j’avais gardé de ma fréquentation de ces textes, souvenir selon lequel il y avait une sorte de chaîne signifiante qui courait sous ces discours, tels que rapportés à Freud par le père de Hans. Ce dernier prenait des notes au fur et à mesure de ses conversations avec le petit Hans.

Mon retour à Freud et à ses textes fait apparaître la présence d’un signifiant **S₁ (pf)** qui vient représenter le sujet petit Hans auprès d’un autre signifiant S₂, cet autre variant selon les circonstances. Il s’agit de la suite consonantique **Pf** que l’on a d’emblée avec **Pferd**, le cheval d’angoisse autour duquel se développe la phobie de Hans, mais qui donne lieu à des développements lors de la séance du 9 avril, sous la forme d’un **Pfui** (p.290), interjection qui marque à la fois un sentiment de mépris, de dégoût et de rejet. A la même page (G.W. VII, p.290) surgissent les termes de **Verstopfung**² (constipation) et **empfohl** (du verbe ‘commander’, au sens c’est le besoin de déféquer qui commande), constituant ainsi une série qui, évidemment, n’apparaît aucunement dans la traduction française. A cette liste il y a lieu d’ajouter le **Lumpf**, (pp. 288, 290, 299) l’étron, en tant qu’objet ‘a’, ce que Lacan nomme le prêt-à-porter, à porter le fantasme : \$ ◇ a, traduction du terme *Gestell* (pivot, socle, monture), qu’il emprunte à Heidegger. Heidegger qui en usait dans ses propres textes. D’autres éléments fleurissent dans celui de Freud, tels que **Kopf** à la fois tête et chef (p.277) ; ou encore quelques autres du style : **duchlschlüpfen** (p.276³).

Termes qui (à l’exception de ce dernier qui est de la bouche du papa), ont une connotation scatologique indéniable. Plus loin dans le texte (G.W. VII, p.500) il sera fait état du bruit que produit le pet et celui plus discret lorsqu’on urine, tout ceci étant mis sus le chapeau du charivari, du *Krawal machen*. Et si nous y ajoutons **schöpfung**, il devient clair qu’on est dans la perspective où la création des enfants s’effectue par la voie anale. Domaine de la création paradisiaque où le terme d’**Apfel** (la pomme, mais aussi : **Gir-appe**) a toute sa place.

² **Topf**= pot de chambre, **Strumpf**(ig) = ratatiné (p.289). **Pfanderspiel**=jouer à toucher ou être touché (p.294). Mais aussi : **Pfeifen** : siffler, **Pfarrer**=curé, **Pfennig**=centime, **Pflanze**=plante, **Pflege**=soins, **Pfirsich**=pêche, **Knupft** (p.263), **schimpfen** (263), **Kampf** (263), **Entpfindung** (267n).

³ Dans le Dico, à **schlüpfen**, je trouve : « se glisser, couler, passer légèrement » ; à **schlüpferig** on a : « lubrique, glissant, épineux, délicat, obscène ». Ce terme vient sous la plume du père de Hans au moment où (5.psy, p.119) Hans est très surpris qu’on ait fermé le jardin avec une simple corde sous laquelle on peut facilement « se glisser ». Mais par là son père anticipe sur ce que ce geste de ‘se glisser’ a de lubrique puisqu’il fait état, aussitôt après, du souhait de Hans de « faire une chose défendue ». Ce : ‘se glisser’ est déjà une opération non verbale, un acte, analogue au fait de foncer tête première dans le ventre de son père, ou de se coucher sur le dos comme le cheval et agiter les pattes. Ce qu’il nomme *Krawall machen*, (p.285, 288-290, 298,299) et que l’on traduit par « charivari ». Choses qui méritent interprétation, à savoir que Hans cherche à « estomaquer » son père (p.277), d’une part, et aussi qu’il fait le geste de mimer une scène de « jambes en l’air », d’autre part. Interprétations qui ne seront avouées comme admissibles : pas plus par le père de Hans que par Freud.

Il est vrai que si le cheval est gros ou chargé (*Lastpferden*, p.281) la notion de ‘grossesse’ n’est pas loin, mais il n’y a que Lacan pour s’en apercevoir. Par ailleurs, Lacan note « la catastrophique approximation de la traduction française » (5 février 1958) :

« Freud pointe également dans cette observation (G.W., p.256) la structure de type **auditif** pur du **jeu de gages**, et privilégie ainsi une fois de plus l’entendu par rapport au vu, dans la structuration du fantasme chez l’enfant. C’est donc à un essai de pointage des associations phonématiques du petit Hans tout au long de son observation et à travers son évolution, que nous allons nous livrer. Ceci nécessiterait, bien entendu, l’élaboration sur le texte allemand, et cet essai nous a montré une fois de plus la catastrophique approximation de la traduction française, rendant toute approche linguistique impossible sur le texte français. »

Le 10.4.1957, Lacan avait déjà souligné l’effet acoustique produit par le *Krawall* :

« De même un autre élément fait pendant un long moment sujet d’interrogation pour le père comme pour Freud, c’est le fameux **Krawall** c’est l’idée de bruit, de tumulte, de bruit désordonné, avec quelques prolongements qui font qu’il peut paraître aller jusqu’à être utilisé pour désigner un esclandre, un scandale. »

Il est dit aussi que Hans aimait « faire câlin » avec sa maman et c’est la raison principale de ses incursions dans le lit de sa mère. Mais le terme *Schmeicheln* ‘ (p.259), va plus loin, c’est : « flatter, aduler, caresser, cajoler » et se trouve topologiquement lié au lit et à la baignoire. La mère est renversée (*umfallen*), mais aussi *gefallen*, chue, comme le *Stellwagen*, Ce qui n’est pas sans procurer quelque joie à Hans dans la mesure ce ‘*gefallen*’ couvre un ‘*das gefällt mich*’, (‘ceci me plaît’). Il reste que le terme allemand *Phantasie* (équivalent de fantasme) commence par le son ‘F’, alors que l’être de la lettre comporte un ‘P’ élidé phonétiquement. Si la vérité en tant qu’élidée est à lire entre les lignes → on doit convenir qu’ici elle se dédouble comme la bande de Möbius lorsqu’on la refend selon le mitan du lit. Ici le *Verknüpfungsknot* (le nœud du ‘point de capiton’ G.W. 294) est défait. Le signifié est désarrimé du signifiant. Rappelons que la surface unilatère a deux versants : sur l’un étant écrit le savoir (S₂) et sur l’autre la vérité (\$). Cet ensemble constitue le sujet.

Nous voyons là s’épanouir les talents d’un ‘Hans linguiste’, qui se saisit du ‘génie’ de la langue allemande, à quoi Lacan a proposé d’ajouter un ‘Hans logicien’ ainsi qu’un ‘Hans métaphysicien’. Pour ma part je mettrais volontiers l’accent sur un ‘Hans magicien’ ami des esprits **frap-peurs**. Pour rappeler la ‘peur’ du Tramways-va-peur (*Dampftramwaystation*, p.268). Et, tant que nous y sommes, pourquoi ne pas chercher les termes où intervient ce **Pf** sous une forme inversée **Fp**.

Sur le plan théorique il est difficile de déterminer la spécificité de la phobie à l’égard de toutes les situations qui, pour un sujet donné, peuvent s’avérer porteuses angoisse. Freud a écrit un texte sur « Inhibition symptôme et angoisse » qui vaut le détour, et que Lacan a tenté de prendre en compte à partir du modèle du nœud borroméen à trois ronds. D’autre part, Freud a pointé la sorte de bascule susceptible de mettre en balance la phobie et le fétiche. Bascule entre un imaginaire en miroir (iR)⁴, jouant sur la symétrie, et un autre imaginaire, lui : non-spécularisable et donc quasi-réel (rI). Disons : une sorte de réel adouci, apprivoisé, fétichisé, tel qu’il a été décrit par certains lors du séminaire d’été (2013) de l’ALI.

Dans le cadre que nous avons mis en place : ici-même, nous devons, pour l’instant, nous limiter à inventorier ce que Lacan pointe, à savoir : les ‘mathèmes de la phobie’. Il se trouve qu’un bon tiers du séminaire sur « La relation d’objet » (L04) est voué à cette recherche pour aboutir à ce qu’il nomme « une géométrie de caoutchouc », autre nom de la topologie, bien entendu.

On verra qu’il introduit toute une série d’équations, ou de relations d’équivalence, qui visent à prendre en compte la dynamique de la subjectivité du petit Hans, mais aussi celle de la cure telle que conduite par le père de Hans et ce : au nom de Sigmund Freud.

C’est peu de le dire, à savoir que Lacan ne lui fait pas confiance. A propos d’une histoire de chemise voici ce qu’il apporte comme commentaire (L06, 3.4.1957) :

« /.../ Le père du petit Hans, qui ne se distingue pas par un mode d’appréhension des choses excessivement futé, lui dit : ‘*Mais il faut qu’elle soit l’une ou l’autre, il faut qu’elle soit, ou nue, ou en chemise*’. Or c’est là tout le problème, c’est que pour Hans elle est à la fois nue et en chemise, exactement comme pour vous tous qui êtes ici.

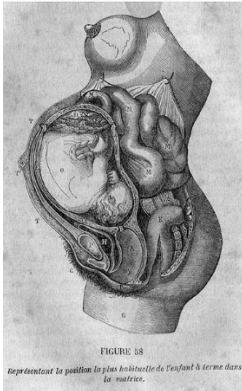
⁴ Cf. *Écrits*, p.674, fig.2 : l’image réelle a donnée par le miroir concave est imaginarisée (iR) en a' au niveau du miroir plan A.

D'où l'impossibilité d'assumer l'ordre du monde, simplement par une intervention autoritaire : il n'y en a pas. Le père imaginaire, évidemment, existe depuis longtemps, depuis toujours, c'est une certaine forme du bon Dieu également. Mais ce n'est pas cela qui résout nos difficultés d'une façon non moins éprouvée et permanente. »

Ici Lacan fait allusions à une histoire fameuse d'une femme qui serait 'nue sous sa chemise'. Ceci nous est une excellente introduction à la phénoménologie de Hans dans la mesure où pour lui, à une certaine époque de son existence, la réalité était loin d'être univoque. Voici donc la façon dont Lacan présente cette histoire de la phobie du petit Hans à la séance de son séminaire du 20 mars 1957:

« C'est là qu'il en est arrivé, et c'est à ce moment-là alors que tout semble aller tellement bien que Freud nous le souligne, grâce à une espèce de libéralisme voire de laxisme éducatif assez caractéristique de la pédagogie qui semble s'être dégagé les premiers temps de la psychanalyse, nous voyons l'enfant se développer de la façon la plus franche, la plus claire, la plus heureuse. C'est en effet après ces trois jolis antécédents, à la surprise générale, qu'il arrive ce que nous pouvons appeler sans trop dramatiser, un petit accroc, la phobie. C'est-à-dire qu'à partir d'un certain moment cet enfant a marqué un grand effroi devant quelque chose, cet objet privilégié qui se trouve être le cheval, dont je vous ai déjà annoncé qu'il était d'une certaine façon métaphorique ».

Par ailleurs Lacan examine plus particulièrement cette séance du 5 avril, et ce à la séance du 15.5.1957, et donc aux pages 328 à 331 du *Séminaire*, au Livre VII. Pages que nous allons lire afin d'en tirer certains fils que nous pouvons saisir au passage.



Quelques mots au sujet de 'Hans logicien'. Freud parle de lui comme d'un *drolligen Knirps* (G.W. VII, p.276), et donc comme d'un nabot, ce qui revêt une valeur promotionnelle puisque voici Hans transformé, métamorphosé en 'fou du roi'. Parmi les interrogations qui submergent le petit Hans il y a celles relatives à son *Pischl*, à sa verge, qui prend le nom de 'fait-pipi' (*Wiwimacher*). D'où aussi ses interrogations sur le mode d'emploi dudit : phallus. Apparemment violent, puisqu'au chapitre des vœux que Hans formule il y lieu de noter celui-ci (G.W. VII, p.273) : « *Ein Gewehr zum Totschiessen* » (une arme pour tuer). Ici *schuessen* côtoie *Scheisse* : la merde. C'est à retrouver suite à l'épisode dit des deux gir-a(p)ffes⁵, où la plus petite est en papier mâché (*zerwutzelt*).

Le qualificatif *zerwutzelt*, comporte la marque de fabrique de Hans avec ce *Wut* qui indique la violence qu'elle subit lors de ce 'froissement'. 'S'asseoir dessus' connote un acte de prise en possession, de domination réelle (rS). Cet acte inqualifiable est ici connoté sur fond d'une violence symbolique (c'est parlé) qui nous rappelle l'adage hégélien selon lequel 'la nomination implique le meurtre de la chose' (sR). Violence que Lacan repère dans la moquerie de Hans envers son père (L06, 10.4.1957 :

« Cette dimension du symbolique, c'est exactement ce qui à tout instant se laisse sentir dans cette sorte de jeu de **cache-cache**, de moquerie perpétuelle qui est ce qui colore, ce qui donne le ton de toutes les répliques de Hans à son père. A un autre moment nous verrons un phénomène comme celui-là se produire, le père l'interroge : 'Qu'as-tu pensé quand tu as vu le cheval tomber ?', et à propos duquel nous dit Hans, il aurait attrapé la bêtise. 'Tu as pensé, dit le père, qu'avec ses gros sabots le cheval était mort'. Il est bien certain que, comme le père le note par la suite, c'est avec un petit air tout à fait sérieux qu'au premier temps, Hans réplique : 'Oui, oui en effet j'ai pensé cela'; et puis tout d'un coup il se ravise, il se met à rire - ceci est noté - et il dit : 'Mais non, ce n'est pas vrai, c'est seulement une bonne plaisanterie que je viens de faire en disant cela' ».

En réalité in n'y a pas lieu de plaisanter puisque nous savons - par ailleurs- que le cheval en tombant s'est brisé la colonne vertébrale, chose qui n'a pas l'air d'émouvoir Hans.

A propos de l'insistance que met le père à interroger son fils sur le *Krawal machen*, là où manifestement il n'y comprend rien, Lacan souligne la (L06, 10.4.1957) « pointe de raillerie » dans le « pas vrai » par quoi Hans envoie son père dans les cordes.

⁵ (G.W. VII, p.274) Ici Freud parle de *Ehescene*, c'est-à-dire de scène de baise matrimoniale. Ça explique peut-être qu'il n'y revienne pas plus loin dans son texte à propos du 'Charivari'.

Les hésitations, les incertitudes du papa de Hans finissent par déteindre sur Sigmund Freud qui donne sa langue au chat puisqu'il hésite à conférer à la girafe le sens d'un symbole du père, ou celui d'un substitut du Phallus (à cause de son long cou). Et il ajoute que l'on ne peut demander plus de précisions à un Hans qui n'en peut plus mais.

Plumé ou pas, il est vrai que le point de vue de Hans sur l'ancrage de son pénis aura varié avec le temps et que ce *Wiwimacher* viendra à être considéré comme objet d'échange, et donc comme un signifiant, à partir du moment où intervient 'l'installateur' qui visse et dévisse des robinets. Opération qui confère au pénis une certaine mobilité et donc un certain degré d'autonomie. Le caractère de phallicité pourra être transféré aux uns et refusé à aux autres ; cas où l'on pourra écrire que 'pas tous' l'ont : $\neg \forall x \rightarrow \Phi x$. Ce qui vient amodier son postulat de départ (nourri par ses observations dans le domaine animalier) selon lequel : tout individu est porteur d'une verge ; ce qui se trouve logifié, formalisé, comme suit : $\forall x \rightarrow \Phi x$, à lire : quel que soit x : phi de x (G.W. VII, p.269)⁶. C'est ce que Freud nomme la *Verleugnung*, le 'déli de la réalité' de Hans (G.W. VII, p.257) puisqu'il est impossible d'appliquer cette assertion phallophore universelle à l'être féminin.

Pendant un certain temps Hans met donc son voyeurisme au service de cet axiome. Ici entre en lice la dialectique du voir/être vu et aussi toucher/être touché qui implique surtout deux copines : Berta et Olga (G.W. VII, p.295), la bonne et la méchante ; à quoi j'ajoute de mon cru qu'Olga, en tant que nom propre a le démerite d'être l'anagramme de *Gadol*, Terme qui, en hébreux, signifie « Grand prêtre d'Israël ». Titre que Hans s'attribue en quelque sorte quand il dit que Berta, Olga, Hanna et les autres sont : 'ses filles'. Mais il y a aussi Hanna (G.W. VII, p.2697), la petite sœur de Hans, qui est pourvue de *Wiwi* quasi invisible mais il ne désespère pas de le voir grandir ; et enfin Mammi (G.W. VII, p.298) avec laquelle il s'enferme carrément dans les chiottes⁷. Là le Petit Hans n'y va pas par surprise, contrairement à ce qui Lacan propose à la séance du 3.4.1957 :

« Autrement dit, ce dont il s'agit dans cette relation fondamentale, c'est de soutenir le leurre imaginaire, en tant qu'il tend à s'insérer dans quelque chose d'autre qui va le reprendre et lui donner encore un sens plus élaboré, ce drame qui aboutit au fait de la **surprise**. N'omettez pas le caractère ambigu de ce terme dans le langage français, surprise au sens où il se rapporte à l'acte de surprendre, où l'on dit « *Je l'ai aperçu par surprise* ». Il y a la **surprise** de la force ennemie, ou encore la surprise de **Diane**, qui est bien la surprise qui culmine dans cette mythologie dont vous savez que ce n'est pas pour rien qu'ici je la réévoque, puisque aussi bien toute la relation **actéon**esque à laquelle je fais allusion à la fin d'un travail⁸, est là fondée sur ce moment essentiel. Mais inversement il y a aussi cette autre face de ce mot : s'il y a une **surprise**, ce n'est pas de l'étonnement qu'il éprouve, mais par contre être surpris c'est bien quelque chose qui se produit par une découverte inattendue, et l'usage du terme **surprise**, vous avez pu, ceux qui assistaient à ma présentation de malades, chez un de nos patients transsexualiste, en apercevoir le caractère vraiment déchirant quand il nous dépeignait la surprise douloureuse qu'il éprouva le jour où pour la première fois il vit, nous dit-il, sa sœur nue. »

Pour ce qu'il en est des marques du féminin, Hans les trouve dans toute une série de culottes qui attirent son attention. Mais de là à les projeter sur le museau d'un cheval, ça pousse un peu. Et pourtant, le museau de son cheval d'angoisse, tel qu'il le voit et que son père le dessine, porte une muselière noire (G.W. VII, p.277 & 284), assez inhabituelle, et que je fais correspondre à l'essentiel de ce qu'il a retenu de relatif au sexe féminin. Avec ce constat que derrière de noir il n'y a rien, un **trou**. Sauf qu'il y a la morsure, voire le danger d'être dévoré, et l'adage qui met en œuvre la *vagina dentata* est là pour lui donner raison : « ça risque de mordre ».

⁶ [G.W. VI, p.249, note 1], Freud revient sur la thématique $\forall x \rightarrow \Phi x$, et parle d'un 'Hans philosophe'.

⁷ (L06, 3.4.1957) « Si assurément il y a là le point de référence, je dirais **biologique**, **éthologique** qui nous permet de donner tout son accent à la relation imaginaire dans son articulation à l'ensemble du procès, non pas d'une parade, mais de la parade, je voudrais qu'il soit bien marqué combien on peut dès l'abord, voir que tout ce qui se rapporte à ce domaine - et vous voyez combien est intéressant ce qui va se passer dans ce qui est en cause que je vous ai appelé du devinement par l'enfant **du monde imaginaire maternel** - qu'assurément nous voyons là combien les choses sont différentes, et combien ce dont il s'agit n'est pas tant de voir, de subir l'emprise de ce qui est vu, que de chercher très exactement à voir, à épier comme on dit, **ce qui à la fois y est et n'y est pas**, car ce qui est, à proprement parler, visé dans la relation dont il s'agit, c'est quelque chose qui est là en tant qu'il reste voilé. »

⁸ In : *La chose freudienne, Écrits*, p 136, Seuil.



S.FREUD, CINQ PSYCHANALYSES, pp.126.

J'imagine (vous voyez bien que je m'implique, que je suis happé par ce que je décris), j'imagine donc que les éléments d'harnachement qu'on voit sur cette tête de cheval correspondent à celui observable, qu'à Dieu ne plaise, à partir d'un porte-jarretelles. Il reste que la dévoration, l'engloutissement, peuvent être diversement interprétés. Notamment comme un retour dans le sein maternel, voire au jardin d'Éden. Chose à quoi Freud à l'air ici de souscrire, alors que quand, en 1924, Otto Rank publiera son *Traumatisme de la naissance*, il s'opposera à ses thèses. En quoi il sera suivi par l'ensemble du 'freudisme' jusqu'à ce jour.

Or, Otto parlait de rajeunissement (*Verjüngung*) à ce sujet. C'est ce que Freud n'aurait pas supporté, en ce qui le concerne, puisqu'il lui était difficile d'avouer un tel vœu (ou fantasme), alors qu'il venait de procéder à une ligature de ses propres déférents en vue d'un (problématique) rajeunissement, précisément. Rupture donc avec Otto Rank moins pour des raisons théoriques que d'ordre narcissique. Freud mentionne ici-même le travail de Rank en (*G.W.* VII, p.350, note 1). Or, Rank renvoyait le mythe individuel du névrosé à ses origines immémoriales et c'est ce que Lacan confirmera indirectement lors de son commentaire de la séance du 4 avril, lorsqu'il dit (L04 p.330) :

« Le mythe individuel reproduit en petit ce caractère foncier du développement mythique, partout où nous pouvons suffisamment le saisir. Il consiste en somme à faire face à une situation impossible par l'articulation successive de toutes les formes possibles de solution. C'est en cela que la création mythique répond à une question. Il [Hans] parcourt le cercle complet de ce qui se présente à la fois comme ouverture possible et comme ouverture impossible à prendre. Le circuit étant accompli, quelque chose est réalisée, qui signifie que le sujet s'est mis au niveau de la question. C'est en cela que Hans est un névrosé et non pas un pervers. »

Ici marquons une pause. Il y a longtemps j'avais tenté d'écrire quelque chose sur la phobie et il m'avait semblé que cette tentative avait été un échec complet. C'est de l'ordre d'une reculade par rapport à ce dont j'ai pu m'apercevoir, et du coup certaines choses continuent à me fuir. Précisément cette citation de Lacan que je ne retrouvais plus dans mon propre texte, et aussi le fait que Lacan dit, quelque part, qu'une phobie c'est un franchissement, un **moment fécond**⁹. Bref, ce que je découvre c'est que c'est dans cette observation du petit Hans que Lacan puise l'inspiration de sa première avancée topologique importante. Ce 'cercle complet' que Hans parcourt, c'est : sur un tore; tore sur lequel s'enroule, comme un fil sur une bobine, sa demande de savoir. Sauf que la bobine en question a la forme d'un tore. Sa phobie intervient au moment même où surgit l'évidence qu'à force de tourner il vient d'effectuer le tour complet du tore, et donc du cercle de son désir. Ce moment de passe, que Hans fait durer, c'est ce que Lacan théorise comme **traversée du fantasme**.

Lacan reprend ce thème du mythe deux ans plus tard (L06, 10 avril 1957):

« Notre progrès dans l'observation du petit Hans nous a amenés à mettre en valeur ce qu'on peut appeler la **fonction du mythe** dans la crise psychologique traversée par le petit Hans, crise inséparable de l'intervention paternelle, guidée par le conseil de Freud, cette notion globale, massive de la fonction de quelque chose qui s'appelle mythe, non par métaphore, mais techniquement tout au moins que nous supposons pouvoir être apprécié à sa juste portée, dans la mesure où cette **création imaginative** de Hans qui va toujours se développant à mesure des interventions adroites, ou moins adroites, ou maladroitement, du père, mais assurément suffisamment bien orientées pour ne pas tarir, et à la fin stimuler cette série de productions de Hans qui se présentent à nous comme difficilement séparables, quoique ordonnables, par rapport à son symptôme, c'est à dire sa phobie. »*

⁹ L06, 10.6.1959 : « Dans la névrose dont il s'agit pour nous de serrer de près pour l'instant ce qui a rapport à cette structure que j'articule devant vous, c'est ce **moment fécond** de la névrose que je vise dans le cas du petit Hans, parce que là il s'agit d'une phobie, c'est-à-dire la forme la plus simple de la névrose, celle où nous pouvons toucher du doigt le caractère de la solution, celui que je vous ai déjà articulé longuement à propos du petit Hans en vous montrant l'entrée en jeu de cet objet, l'objet phobique, en tant qu'il est un signifiant à toutes fins. »

Moment 'fécond' par conséquent, puisque ne cesse de produire les scénarii les plus divers. Dans la suite de ceci (L04 p.330), Lacan maintient la thèse de l'engloutissement. Il ajoute : « La mère inassouvie et privée de façon intenable, peut aussi le mordre. » Sauf que le cheval également « représente à la fois choir et mordre ». Il convient ici de se souvenir qu'une centaine de pages plus tôt il avait présenté le cheval comme une 'représentation limite' (ce que Freud connote d'une *Grenzvorstellung*) lorsqu'il dit (L04, p.281):

« Quant au cheval, nous savons déjà qu'il défend quelque chose, en tant que la phobie est un avant-poste, une protection contre l'angoisse. Le cheval marque un seuil, c'est sa fonction essentielle. »

'Limite', mais limite entre quoi et quoi? Je propose : 'limite entre l'imaginaire de la morsure et le Réel de l'angoisse'. Or, la limite implique son franchissement. C'est ce que Lacan semble évoquer quand il dit (L06, 27.3.1957)

« Peut-être que tous les complexes d'œdipe n'ont pas besoin de passer ainsi par cette construction mythique, mais qu'ils aient besoin de réaliser la même plénitude dans la transposition symbolique, c'est absolument certain, sous une autre forme plus efficace parce que ça peut être en action, parce que la présence du père peut avoir symbolisé la situation par son être ou par son non-être, mais assurément c'est quelque chose de cet ordre dont le **franchissement** est impliqué dans tout ce que nous trouvons dans l'analyse du petit Hans. »

Ceci dit nous n'en avons pas fini avec Hans logicien. A cette même séance du 5 avril Lacan note qu'au moment où le cheval tombe ;

« Hans sent quelque chose qui lui signale que 'Ce sera maintenant toujours comme ça. Tous les chevaux d'omnibus tomberont'. »

Or, la suite que Lacan donne à cette remarque ne concerne en rien le propos de Hans, qui fuse; à la fois comme une intuition délirante et comme un verdict, voire comme un sort qu'il jette sur toutes les femmes. Les femmes en tant qu'identifiées à des porteuses de bébés, à des 'omnibus'. D'où émergera une théorie qui concernera non pas la production d'enfants 'sans père', mais une production 'sans mères'. C'est donc par son imagination qu'il engendrera autant de petites filles qu'il lui semblera bon.

Passons à Hans métaphysiciens. A la page 330 (L06) du texte de Lacan (et donc à la suite de ce qui précède) il est question d'une petite culotte :

« Derrière laquelle il n'y a rien mais sur laquelle il eut pu vouloir peindre tout ce qu'il aurait voulu. Seulement, c'est précisément parce que le petit Hans n'est pas un simple amant de la nature, qu'il est un métaphysicien : il porte la question là où elle est, c'est-à-dire là où il y a quelque chose qui manque. Et là il demande où est la raison, au sens où l'on dit 'raison mathématique'¹⁰, de ce manque à être. /.../ C'est parce que la signification est littéralement perdue, c'est parce que le fil est perdu, comme dans le conte du Petit Poucet, que les cailloux du signifiant surgissent pour combler ce trou et ce vide. »

La signification dont il s'agit c'est la vérité, à mettre sous les auspices de Frege, mais aussi sous celles de Heidegger, dont la *Verborgenheit*, ici réduite à des bribes présentifiées par des signifiants substitutifs, épars, n'en vise pas moins l'*alétheia*. Dans ce qui suit, la *Mischungsperson* : Maridla cache, *verbirgt*, quelque secret inavouable. A la page 328 Lacan évoque la visite que Hans rend avec sa maman au confiseur et souligne l'insistance de Hans à claironner qu'il était 'seul avec' elle.¹¹ Chose que Lacan commente comme suit (L06, le 20.3.1957) :

« Il y a une chose qui dans le texte n'a jamais été commentée. L'enfant fait un rêve, il pense qu'il est avec la petite Maridla, qui est une de ses petites camarades qu'il voit l'été dans une station d'Autriche. Il raconte qu'il est avec la petite fille, puis on re-raconte son rêve et on dit : c'est amusant il a rêvé qu'il était avec la petite fille, et il y a une très jolie rectification de Hans : « Pas seulement Maridla, **tout seul avec Maridla** ». Je pense que cette réplique, qui comme beaucoup d'autres choses foisonnantes d'observation, passe à la lecture, ou plus exactement dont on se débarrasse dans ce sens que ce ne sont que des histoires d'enfant, à son importance, et Freud le dit bien : tout a une signification. »

Lacan entend-il par-là que la maman en question n'avait rencontré personne d'autre, au sens où plânerait le soupçon qu'elle aurait eu un rendez-vous galant clandestin dont Hans aurait été complice, tout en laissant un doute planer sur la réalité de la chose? Soupçon, mien, que valide après-coup ce que l'on sait depuis sur l'état des relations au sein du couple des parents de Hans.

Ce 'seul avec' Lacan l'avait sorti ailleurs dans son œuvre, pour en souligner l'ambiguïté. Je me sens concerné dans la mesure où je viens de passer les fêtes de fin d'année 'seul avec' le chat. A quoi

¹⁰ La raison mathématique : c'est quand on peut écrire que 'a' est à 'b' comme 'b' est à 'c' : (a/b ≡ b/c).

¹¹ Chose que Freud mentionne [G.W. VI, p.249], puisque Hans était 'seul avec' Mariedl, à Gmunden.

j'accroche ce bon mot d'Antoine Culioli qui met en scène un berger dans sa bergerie et qui, au moment de la quitter, dit à son compagnon de passage : « Ferme bien la porte pour que le chat ne mange pas le saucisson. » Puis il ajoute : « Il n'y a pas plus de chat que de saucisson ».

N'empêche qu'à partir d'un chat et d'un saucisson on peut construire une 'paire ordonnée'.

Mais avant de poursuivre nous devons faire retour à un texte de Freud antérieur aux 5 psy., à savoir : *Trois Essais sur la théorie de la Sexualité* [3E] parus en 1905 (Gallimard 1929), et donc bien avant les 5.psy. Le deuxième chapitre (sur 4) est consacré à 'la sexualité infantile' et il y a lieu de retenir un certain nombre parmi les orientations de la pensée de Freud sur cette question.

Notamment son insistance sur l'amnésie portant sur toute un période de la vie de l'enfant qu'il nomme 'préhistoire' et qu'il assimile à l'amnésie hystérique. Avec l'oubli d'impressions qui : « n'en ont pas moins laissé dans notre âme les traces les plus profondes, et qu'elles furent décisives pour notre évolution ultérieure ». (3E, p.67).

Puis il énumère les actes de la 'sexualité prématurée' observables chez les petits enfants tels qu' : « érections, masturbations, et même simulacres de coït – mais toujours cités comme des cas exceptionnels, extraordinaires, des exemples repoussants de dépravation précoce ».

A la page 70 il parle de la période de latence qui vient « endiguer les tendances sexuelles », notamment par le biais de la sublimation. Il énumère « les digues psychiques » qui s'installent à cette époque de l'enfance et en amorce la liste : « dégoût, pudeur, morale ». Puis, au titre de la distinction entre le sexuel et le génital il cite comme sexuelles des manifestations tels que le suçotement, l'autoérotisme, la curiosité pour les parties génitales d'autrui, la cruauté, etc. Il s'agit de 'pulsions partielles', à mettre en correspondance avec les 'zones érogènes'.

Toutes choses qu'il inscrit dans le cadre d'une 'sexualité perverse polymorphe'. Avatars de la sexualité infantile, auxquels le Petit Hans ne déroge pas. Ici Freud introduit le *Wisstrieb*, la pulsion de savoir, la conception sadique des rapports sexuels, ainsi que « les deux temps du choix de l'objet ». Sous le titre de : « Les sources de la sexualité infantile » (p.99) il fait la recension des zones anatomiques où peuvent naître des sensations d'ordre sexuel ; telles que : la peau, les muscles, les excitations d'ordre thermique, mécanique, etc. Mais aussi les mouvements passifs, les luttes corps à corps, la peur des examens, les sensations douloureuses intenses, le travail intellectuel, etc. Toutes choses que Lacan inscrit dans la parenthèse de la 'jouissance Autre.' L'Autre étant ici : la chair. N'oublions pas ici la leçon de Roman Jakobson : « Bidoche veut dire viande ».

Et Freud finit par dire que : « L'action combinée de l'épouvante et de l'ébranlement mécanique engendre l'hystérie traumatique grave. » Passons sur ce que ceci évoque d'un événement vécu *in utero*. Il insiste sur le fait que l'énergie d'ordre sexuel accroît le rendement du sujet dans des activités qui n'ont rien de sexuel. Il termine, dans une respectueuse détermination physicaliste, en disant : « Une grande partie de la symptomatologie des névroses consiste en altération de fonctions physiologiques qui n'ont aucun caractère sexuel. » Est-ce dire que ce sont essentiellement les altérations des fonctions physiologiques qui seraient prioritairement la cause des maladies mentales ? Les progrès de nos connaissances dans le domaine du fonctionnement du vivant semblent non seulement lui donner raison, mais ne faut-il pas le célébrer d'ores et déjà comme un promoteur visionnaire ?

L'hommage à Freud ici une fois rendu, poursuivons sur ce qui dans cette observation a pu nous échapper. Par exemple Hans dit qu'il est prêt à monter sur le wagon pour sauter ensuite sur les planches (*Brett*) de l'entrepôt. Ce qu'il craint c'est que le wagon ne se mette en mouvement. Il est d'observation courante que lorsqu'on est dans un wagon de chemin de fer à l'arrêt (1) et que le wagon stationnant à côté (2) démarre : il se produit un moment d'incertitude pour l'observateur situé en (1) qui porte sur le fait de savoir quel est l'objet qui se meut : 1 ou 2 ? Au moment de l'accouchement l'enfant est logé en (1), l'utérus, et 'lui-même' est en (2).

Il est clair que dans la réalité c'est lui, et donc (2), qui se met en mouvement alors qu'il peut avoir la sensation que c'est (1) qui se barre le laissant sur le quai, si je puis dire. L'objet de la crainte est ainsi la séparation. Ce que : Otto Rank nomme : *Le traumatisme de la naissance*.¹²

Lors de sa lecture de la tragédie de Racine qui a pour nom *Athalie*, et où il théorise la forclusion, Lacan dit que l'intégrale des peurs c'est Dieu. Or, il est clair que c'est lui, l'Autre¹³, qui décide du moment de l'accouchement et donc de cette séparation inaugurale.

Évidemment l'Autre c'est le corps, la chair ai-je dit, mais passons. Ce moment, en tant que scansion dans la temporalité, devient ainsi le paradigme de l'acte où se manifeste le désir de l'Autre. L'instant est ainsi : l'appareil du désir de l'Autre. C'est aussi, par le biais de la dialectique qu'inaugure « l'instant de voir », que Lacan est fondé à dire (avec Hegel) que le sujet c'est le temps.

La notion d'**appareil du désir** apparaît dans le séminaire sur « Le Désir et son Interprétation » (L06). C'est à propos de la scopophilie et l'exhibitionnisme. L'appareil c'est la fente palpébrale pour l'un et la braguette pour l'autre. Lacan note que « ces deux positions sont strictement parallèles ». Et il poursuit (L06, p.500) :

« Dans les deux cas le sujet se trouve indiqué dans le fantasme par ce que nous avons appelé la fente, la béance, quelque chose qui est dans le réel, à la fois trou et éclair [cf. plus loin Héraclite], pour autant que le voyeur épie derrière son volet, que l'exhibitionniste entrouvre son écran. Le sujet est là indiqué à sa place dans l'acte. »

Fente que Lacan algébrise par le biais d'un poinçon : \diamond . Topologiquement : point étonnant que le sujet soit représenté par cette fente \diamond , fente longitudinale susceptible d'être pratiquée sur une bande de Möbius. Inversement le sujet est ce qui suture, rend unilatère, telle une fermeture éclair, la double bande bilatère de départ. Au niveau du fantasme, du cross-cap, le sujet est ce qui fait coupure (L06, p.501). Lacan introduit même le vocable de *Syntéresis*, mais il serait trop long de dire d'où il tire son inspiration. Tout ceci est donc à retrouver à la séance du 3.6.1959, au chapitre XXIII, intitulé : « La fonction de la fente subjective dans le fantasme pervers. » Bizarrement ce chapitre débute par une référence à l'être. Lacan en parlera évidemment largement par la suite et son Séminaire n° XII porte le sous-titre « Les positions subjectives dans l'être ». Séminaire que j'ai tenté d'aborder dans *Qu'en dira-t-on*, mais où je ne me suis pas attardé aux œuvres princeps de Heidegger : *Sein und Zeit* et *Zeit und Sein*, alors que Lacan les a nécessairement lues et parfois commentées en sous-main. Nous avons donc ici de la part de Lacan la formulation d'un certain nombre de raccourcis, à mettre à l'épreuve de la psychanalyse, évidemment. D'où ceci (L06, p.482) : « **L'être /.../ c'est le réel en tant qu'il se manifeste au niveau du symbolique.** ¹⁴ » Et Jean Brini de nous en donner la représentation avec ses 'entrelacs de Hopf', dans la mesure il y a une figure du nœud borroméen, figure dans laquelle la négativité du Réel bave sur le Symbolique.

Et Lacan d'ajouter : « c'est dans le symbolique que le réel est affirmé, ou rejeté, ou dénié. » C'est donc un poil plus compliqué que ça. La suite de la phrase de Lacan introduit la notion de coupure :

¹² Ce travail d'Otto Rank mérite une relecture à quoi je me livre depuis quelque temps. L'arrivée d'un enfant en ce bas monde souffre toutes sortes d'avatars. Certains arrivent comme 'lettre à la poste' et d'autres dans d'énormes souffrances. Par les 'fers' de l'accoucheur. C'est l'enfer. Donc ; logiquement et dans l'attente de confirmation, le vœu d'un retour au sein maternel doit s'accompagner dans ce dernier cas d'un mode de vie qui évoquera cette épreuve infernale. Et puis il y a ceux dont la mère a été plus ou moins droguée en la circonstance et qui revivent cela tous les jours dans leur addiction. Enfin il y a ceux qui, comme disait Shakespeare : 'ne sont pas nés d'une femme' et auquel la césarienne promet une existence angélique. Sans compter les traces qu'on laisse les circonstances de leur vie en utero, que l'on commence seulement à décrypter. Qui aurait parié qu'un fœtus mâle de 18 semaines de gestation bande déjà ?

¹³ E815 : *Que Vuoi ?* Que me veut-il ... l'Autre ? Telle est la question subversive qui surgit pour Lacan au moment d'angoisse (ou de jouissance ?) face au désir de l'Autre que connaît le sujet. Qu'en est-il de son vouloir ? Question qui semble résolue par Schopenhauer qui subordonne à cette volonté : l'ensemble du comportement d'un sujet ; selon l'adage : « parle à mon cul ma tête est malade ». La Volonté de puissance chez Nietzsche est du même tonneau. Ces deux auteurs ne formulent pas vraiment un scepticisme de bon aloi mais plutôt l'impuissance dans laquelle ils se situent face à cette Volonté. Ce qui fait chez eux symptôme c'est le crédo de l'hypochondriaque, à savoir qu'« au commencement était la douleur »! (cf. Christophe Bouriau, 2013, *Schopenhauer*, Les Belles Lettres).

¹⁴ Faudrait-il entendre qu'à l'inverse : le **des-être (ou le dé-lire)**, serait le symbolique tel qu'il se manifeste dans le Réel ?

« L'être n'est nulle part ailleurs /.../ que dans les intervalles là où il est le moins signifiant des signifiants, à savoir la coupure. **L'être est la même chose que la coupure.** La coupure le présentifie dans le symbolique. »

Mathématiquement quand on a un 'ensemble compact', entre deux éléments voisins il y a toujours la possibilité d'y insérer une infinité d'autres. Qu'est-ce à dire ?

Car Lacan avait, à une certaine époque, pointé le fait qu'il est des lettres égyptiennes (des hiéroglyphes) qui sont coupées en deux parties. Les curieux trouveront aisément les explications qu'on a pu donner à ce genre de procédé. Voyons la suite :

« Qu'en est-il de cet être pur ? /.../ L'être pur dont il s'agit c'est le même être dont je viens de donner la définition générale, et ceci, pour autant que, sous le nom d'inconscient, une chaîne signifiante subsiste selon une formule /.../ tout sujet est *pas un*. »

Lacan ne dit pas 'un pas un' ; il dit '**pas un**' tout court. Ici, l'objet dit « partiel » par Freud nous tend les bras. Il relève du partitif tout comme l'objet petit 'a'. C'est *Hylé*, de l'argile. Ce 'pas un' apparaît à la page suivante (L06, p.483) et il ne dit pas que Hans est malin comme 'pas un' ; il dit que « le désir sert d'index du sujet » et qu'au niveau du désir « le sujet se compte ». « C'est dans le désir /.../ que le sujet apparaît comptant. »

En ce qui concerne le Petit Hans (GW p.285) : il se soucie du numéro dans la rue que porte tel bâtiment qui l'intéresse. Un numéro, tatoué ou pas : c'est le genre de marque qui compte.

A propos de ce '**pas un**' l'on trouve dans la revue *Critique* (n°800-801: « Où est passée la psychanalyse? ») un article de Guy Le Gaufey intitulé « Une valse à deux temps » où il est question du 'pas un', sans qu'il soit désigné sous ce nom et sans une référence explicite à Lacan. Il s'agit du terme grec *méden*, terme que Barbara Cassin va chercher chez Démocrite et que Le Gaufey relève évidemment, mais sans avoir pris le temps de découvrir où Lacan a pu cacher la chose.

Voici un bout de ce que Le Gaufey nous en dit (p.158) :

« Via Plutarque et Galien, on apprend que Démocrite distinguait entre le '*den*' des atomes et le '*méden*' du vide entre lesquels se tissent de subtils échanges. /.../ Si je fais porter ces deux types de négation sur le 'un' (le '*hen*' en grec), j'obtiens soit *ouden* (*ou-de-hen* : pas même un, un = *hen*.) quelque chose qui n'est pas là, factuellement; soit *méden* (*mé-de-hen*) : pas même, et surtout **pas un**) quelque chose qui ne peut en rien être là, ni ailleurs, le néant pur et simple. »

Souvenons-nous que Hegel partageait avec certains de ses camarades de séminaire (notamment Schelling) l'obsession du *Hen kai pan*.

Dans le 'discours du psychanalyste', ce dernier (l'analyste) se situe à cette place du *meden*, place de l'objet 'a' et donc du desêtre. Faut-il considérer qu'il s'évapore? En tout cas c'est ce que propose un autre intervenant dans cette même revue, Jean Allouch (« Fragilités de l'analyse ») qui a l'air de découvrir la problématique de la 'spiritualité' chez Freud et chez Lacan. Pour mieux ignorer leurs clinamens respectifs : Freud 'franc-maçon' et Lacan 'lecteur de Maurras' (cf. J.-A. Miller en L06, note 74, p.582).

Toutes choses qui m'ont entraîné sur un terrain qui se trouve être celui du petit Hans. Celui de la parole. Il m'est arrivé de questionner une personne dite **transfrontalière**, ce qui veut dire qu'elle **habite** en France mais travaille au **Luxembourg**, de l'interroger sur le fait de savoir si elle parlait le patois régional. Elle me répond 'un peu'. Sauf qu'elle le fait dans le patois en question ce qui veut dire alors tout le contraire : 'je ne fais que ça', excusez du peu. Que m'a-t-elle répondu au juste : '*ein bißchen*'. Une première difficulté vient de ce que ce mot comporte un double s (ss=ß) qui, typographiquement, use d'un signe dont je ne dispose pas sur mon clavier et donc j'en suis réduit à le remplacer par un 'béta' grec. La seconde difficulté vient de ce que '*ein bißchen*' veut dire littéralement 'une bouchée', à partir de *beissen*, *beißen* qui veut dire mordre.

En français un morceau (un 'bout de réel') conviendrait à condition de lier 'morceau' à 'mordre'. Freud signale en note (G.W. VII, p.265) l'usage de l'expression *Es beisst mich* au sens de 'ça me démange'. Bref, avec '*bißchen*' nous sommes dans le partitif. Et donc dans le 'pas un'.

Il reste à retrouver *bisschen* dans la bouche de Hans¹⁵. Mais vous voyez le niveau d'analyse auquel nous sommes portés dès lors qu'il s'agit de repérer le désir. Chez Hans il s'agit du désir de mordre (au 'partitif' : mordre ?) mais aussi de la crainte de 'se faire mordre'.

Chose qui n'est pas loin du sens du 'se faire baiser'. Imaginez ce qui se passe dans le crâne d'une personne qui -suite à un coït- vient à réaliser : 'je viens de me faire baiser' ?

Observez (!) qu'à partir d'un terme comme '*bisschen*' je suis passé à une construction, et donc à la production d'un effet de structure, structure paranoïaque si vous m'avez bien entendu. Le recours à la topologie c'est une 'construction dans l'analyse' ainsi que s'exprimait Freud. On dit aussi que la phobie est un remède contre la paranoïa. Chose que j'ai tenté d'illustrer. L'appareil du fantasme de Hans est une gueule ouverte, en quoi on dira qu'on est dans l'oralité.

Au départ de l'observation du petit Hans c'est le '**pas un**' qui s'impose comme monopolisant l'intérêt de Hans sous la forme du *Glied*, le membre qu'il nomme aussi '*Popo*'. Élément qui donne lieu à une note de Freud, elle datée de 1923 [G.W. VI, p.246, note 1], disant qu'il s'agissait au départ d'une partie du corps de sa mère (*Körperteils*, le sein, évidemment), partie qui se présente par rapport à Hans en position de rivalité (*Eifersucht*, p.248).

Ici Freud rapporte le cas d'un jeune garçon qui constate l'infériorité de sa petite sœur en s'exclamant : « *Zu Klein* » à ceci près qu'il omet le 'l' ce qui donne '*Kein*', c'est-à-dire : 'rien' [G.W. VI, p.248, note 1]. Toutes choses qui pré-existent à la Frustration qui, elle, est l'opération par laquelle la mère disant 'non' à la demande de l'enfant produit l'objet en tant que réel, c'est-à-dire comme séparé d'elle. Il n'est plus à disposition de l'enfant; il doit être demandé.

La question de l'onanisme est centrale dans l'observation du Petit Hans. Mais il se trouve qu'elle le fut aussi dans celle de la fille de Freud : Anna. Freud rapporte en note un bout d'observation anonyme (5.psy, p.103; G.W. VII, p.255, note 1) mais il est fort probable qu'il s'agisse d'Anna Freud :

« Une tentative analogue de séduction me fut rapportée par une mère, elle-même névrosée, qui ne voulait pas croire à la masturbation infantile, et ceci de la part de sa petite fille âgée de 3 ans ½. Elle avait fait faire pour la petite une culotte et comme elle la lui essayait, afin de voir si elle ne serait pas trop étroite pour marcher, en posant la main sur la surface interne du haut des cuisses, vers le haut, la petite ferme soudain les jambes sur la main de sa mère et pria : 'Maman laisse-donc ta main là. C'est tellement bon' (*Mama, laß die Hand doch da. Das tut so gut*) ».

En somme : les attouchements ça fait du bien! Ma question est : 'Qui donc aujourd'hui oserait confirmer ou infirmer les conclusions de Freud sans passer pour un pédophile?' Il est clair que dans ce domaine comme dans d'autres la piété sociétale sanctionne l'exploration scientifique. Pour ma part je doute de l'existence d'une masturbation spontanée à cet âge, mais il est indubitable que la mère en question ait fait une découverte, à savoir la découverte de ce qui peut apparaître comme une extension de la zone érogène à proprement parler génitale. Il se peut même que le vécu par la petite fille en la circonstance ait été le signal pour une mise en œuvre de la masturbation. En ce sens la 'séduction' est à mettre au compte de la maman. Ça explique pourquoi celle du petit Hans évitait de toucher le zizi de son fils après le bain, lorsqu'elle était en train de le poudrer. Mais peut-être savait-elle déjà ce qu'il en coûte d'y toucher.

Chemin faisant Lacan nous propose d'autres caractérisations de sa triade RSI. Sous la forme du : 'enraciné, perforé, trou'; à quoi s'ajoute la 'vis' : objet 'a'. 'Enraciné' renvoie au phallus dont Lacan nous dit **qu'il** est « quelque chose qui est pris dans le jeu symbolique ». Il reste que 'perforé' renvoie à l'Imaginaire et 'trou' au Réel. Jeu de bonneteau dira-t-il, où Hans entre en péréquation avec le phalus (L06, **13.3.1957**) :

¹⁵ Le 28 mars, après la rêverie des deux girafes, Hans, parlant de la girafe chiffonnée dit ceci (5.psy, p. 117) : « Je l'ai tenue **un petit peu** dans ma main jusqu'à ce que la grosse ait cessé de crier (G.W. VII, p.285) : « *Ich hab' sie ein bißchen in das hand gehalten bis die grosse zu schreien aufgehört hat /.../*. » L'action de tenir dans la main convient pour désigner la masturbation, à propos de laquelle il ne cesse de se faire réprimander. Notamment par sa mère dans la mesure où pour elle : toucher au zizi est une 'cochonnerie' (*Schweinerei* : G.W. p.255).

« La notion de *Vergleichung* qu'on traduit en français par comparaison ou comparé - nous dirons presque que c'est le mot **péréquation** /.../ entre une sorte d'objet absolu, le phallus, et sa mise à l'épreuve du Réel. Il ne s'agit pas d'un 'tout ou rien' avec lequel le sujet joue jusque là /.../ il n'est jamais là où on le cherche, jamais là où on le trouve ; avec le jeu de bonneteau, **le jeu de cache-cache**, il s'agit maintenant de savoir où il est vraiment. »

Ubiquité de Hans, l'anti-aristotélicien. Ici je ne dirai rien du lien de Lacan à Stéphane Lupasco : l'inventeur du 'tiers inclus'.

La lecture du livre de Jean-Philippe Lachaux : *Le cerveau attentif*, (2013, Odile Jacob poches édit.) nous sera l'occasion de relancer notre abord de la phobie. Tout spécialement au chapitre 8 : 'La résistance s'organise' (p.233), où l'on procède à une expérimentation qui consiste à contrecarrer les intérêts spontanés du sujet.

Notamment dans le champ visuel, afin d'aboutir à un sorte de 'maîtrise de son attention' (titre du chapitre 12). Concrètement, si j'ai la compulsion de zyeuter en direction d'une jeune personne qui attire mon regard, l'exercice consistera à m'efforcer de regarder de l'autre côté, et donc à contrarier mon intention première. La consigne propre au modus expérimental visera ainsi à me faire adopter à l'égard de l'objet désigne 'jeune personne' une attitude quasi-phobique. Ça marche avec des singes, modulo le fait de leur donner, après-coup, des compensations sous forme de friandises. Sauf que là l'objet à éviter sera 'un rond' alors que celui qui sera préféré sera 'un triangle'.

On voit bien à quoi vise cette procédure, à savoir : une tentative de déconditionnement à mettre en œuvre dans les cas d'addiction. Ça pourrait servir aussi à désamorcer une phobie mais dans ce texte ce cas n'est pas envisagé. Bien entendu aussi : à desambigüer votre position, si d'aventure elle oscille entre le masculin et le féminin.

En revanche, l'étude du cerveau préfrontal par l'IRM permet de voir que lors des opérations de calcul les zones cérébrales concernées par les opérations d'addition ou de soustraction : diffèrent. Ça me remet à l'esprit une réflexion que je m'étais faite à propos des manières de désigner et de noter ces deux opérations mathématiques aux temps préhistoriques ou presque. Et surtout quant à savoir par quel biais elles seraient susceptibles d'être symbolisées en rêve. Freud s'est soucié dans sa *Traumdeutung* des calculs dans le rêve, mais il me semble pertinent de considérer les 'sommations' comme produisant des gains et les 'soustractions' comme imposant des pertes. Les uns symbolisés par des anges et les autres par des démons. Les uns connotant le principe de plaisir et les autres le principe de réalité. Les uns ayant un pouvoir d'attraction et les autres de l'inverse, et donc affectées d'un pouvoir de répulsion. L'inversion de ces pulsions ne saura être obtenue que par une sorte de corruption introduite par le fait de récompenser la démarche **discordante**. Mais qui dit discord dit psychotisation.

Ces dichotomies donnent lieu, bien entendu, à une combinatoire que l'on serait tenté de rapprocher des différentes conceptions de l'inconscient proposées par un tel ou un tel. Pour Freud (dans son *Esquisse ...*) l'inconscient est en forme de réseau hydraulique susceptible d'amortir les à-coups dont l'homéostasie d'un individu est menacée du fait de l'intrusion de stimuli d'intensité croissante; susceptibles de se produire et de la modifier. L'inconscient selon Lacan est, lui, une véritable 'usine à gaz' où des tuyaux s'entrecroisent dans un assemblage complexe. Non sans toutefois que cette complexité ne puisse être subvertie par l'aperception des nouages plus simples tels qu'ils puissent être considérés comme des sous-ensembles représentatifs de la structure dans sa totalité.